

**PRISCILLE et
OLIVIER dans**

LE MONSTRE DES



Quand Olivier rentra, ce soir-là, il trouva Priscille, les sourcils froncés, entourée d'enveloppes de toutes couleurs.

— Tu as l'air bien soucieuse ! fit-il en souriant. Il est vrai que ce courrier de ministre n'est pas une sinécure.

— Il m'amuse beaucoup en général. Mais je reçois une lettre qui m'intrigue un peu.

La lettre disait :

Chère Priscille,

Je suis chez ma grand-mère, dans l'île de Ré. D'habitude, je m'amuse bien, mais cette année j'ai peur. Les garçons se moquent de moi ! Et pourtant, je te l'assure, en allant cueillir des fleurs des marais, j'ai vu une bête terrible, un véritable monstre.

Tu penses si j'ai couru ! Depuis, je n'ose plus aller me promener toute seule, même sur la plage.

L'année dernière il y avait un puma, échappé d'un cirque. Mais cette année, c'est bien pire !

Je t'embrasse, ainsi que le petit Noll.

MARYVETTE.

— Eh bien ! dit Olivier, voilà une petite Maryvette qui ne manque pas d'imagination ! C'est une future romancière.

— Je le prendrais ainsi s'il n'y avait pas... trois autres lettres.

Oui, trois ! Pas une de moins. Olivier lut soigneusement les lignes que Priscille avait soulignées au crayon rouge.

De Marie-Laure : « Un jour nous sommes tous allés en excursion dans l'île de Ré, avec la vieille auto de tonton Constant. Le pique-nique était drôlement réussi ! Mais après cela, j'ai failli me perdre dans les marais. Nous avons pris un raccourci, Nadine et moi, pour rejoindre les autres à Ars. Nous avons parié d'arriver avant eux. Et puis la brume s'est levée. Nous avons entendu un cri horrible, aperçu un animal géant, et nous avons couru comme des folles... Aussi je ne te décrirai pas le clocher d'Ars, chère Priscille. Je n'ai même pas eu la force de le regarder ! Naturellement, toute la famille nous a traitées de petites folles. C'est vite dit ! »

De Jocelyne : « Pendant l'absence de mes parents, j'habite dans l'île de Ré avec parrain et marraine. L'autre jour, parrain m'a emmenée dans les marais. Il voulait tirer un canard sauvage. Et il m'a laissée un peu plus loin pour que je n'effraye pas les canards. Mais c'est moi qui ai eu peur... De quoi ? Je ne sais pas. Quelque chose d'informe et de gémissant... Tu penses bien que je ne suis pas restée pour regarder de plus près ! Je n'ai pas osé en parler. Parrain est si taquin ! Mais à toi, j'ose tout dire... N'en parle pas aux jumelles, cependant. Elles se moqueraient de moi. »



MARAIS SALANTS

Chères Lectrices,

Janine Lay, la dessinatrice de vos héros favoris, vous remercie de tous vos souhaits de meilleure santé. Pour lui permettre de prendre des vacances qui achèveront de la rétablir, nous vous présentons cette aventure et la suivante (cinq numéros seulement !) sous cette forme. Vous comprendrez sûrement. Merci.



D'Elyane : « Ars-en-Ré, le... Ce que j'aimais le mieux jusqu'à présent, c'est suivre à bicyclette les petits sentiers qui serpentent à travers les marais. On a l'impression d'être tout seul sur une autre planète. Et puis, tout d'un coup il faut bien faire demi-tour, car il n'y a plus de sentier. Mais je n'y retournerai pas. J'ai eu trop peur ! Une espèce de bête féroce a failli sauter sur moi. Je l'ai dit en rentrant chez nous. La propriétaire a soupiré : « Le puma de l'année dernière a tourneboulé les jeunes têtes ! »

— Ne crois-tu pas, demanda Priscille, qu'il puisse y avoir réellement quelque chose ?

— Le grand serpent de mer, peut-être ?

— Ne te moque pas. Toute la presse a parlé de cette histoire de puma, et nous l'avons vu en griffes et en poils, à la télévision.

— Pareille histoire ne peut pas se renouveler deux fois de suite au même endroit !

— Alors on laisse ces pauvres petites se faire dévorer par le monstre ?

— Le danger me semble illusoire. Elles n'ont plus l'air de vouloir en approcher.

— Olivier, si nous allions là-bas ? Rien que pour deux ou trois jours ? Les jumelles sont invitées chez tante Ida. Nous n'emmènerions que Noll.

— S'il y a un monstre, elles ne nous le pardonneront jamais !

Le lendemain soir, le jeune ménage et le bébé prenaient le train pour la Rochelle.

•

S'il y eut jamais au monde une petite fille étonnée, ce fut bien Maryvette quand elle reçut le petit mot suivant :

Chère Maryvette,

Olivier et moi nous trouvons pour quarante-huit heures à l'Auberge Rhétaise. Veux-tu venir passer l'après-midi avec nous, si ta grand-mère le permet ? Tu peux même amener « les garçons » s'ils ne sont pas plus de trois douzaines. Amitiés.

PRISCILLE.

Grand-mère donna bien volontiers son autorisation, quant aux garçons — qui n'étaient que deux, et tous deux cousins germains de Maryvette — ils défilaient de curiosité.

— Qui est-ce qui t'écrit ?

— Priscille et Olivier.

— Les deux qui ont leur dessin sur ta cheminée ?

— Oui. Je ne sais pas si Noll est avec eux.

— Ils t'invitent ?

— Et vous aussi.

— C'est formidable !

(A suivre.)



**PRISCILLE et
OLIVIER dans**

LE MONSTRE DES

(SUITE)



L'entrevue fut aussi réussie qu'on pouvait le désirer. Maryvette bavardait comme une petite pie et jouait avec Noll. Emile et Gérard se sentaient un peu intimidés par Olivier, ce grand jeune homme qui était si courageux et connaissait tant de pays.

— Nous ne sommes pas seulement là pour nous amuser, s'écria soudain Priscille. Il ne faut pas oublier le monstre.

— Le monstre de Maryvette ? fit Emile en éclatant de rire. Mais il n'existe pas.

— C'est ce que nous voulons prouver.

— De toute façon, nous ne le verrons pas. Le brouillard commence à monter.

— Raison de plus pour se mettre en route immédiatement.

Il ne pouvait pas être question d'emmener le bébé à la chasse au monstre, mais une maman de famille nombreuse, qui logeait à l'Auberge Rhétaise, proposa gentiment de s'en occuper.

Et les cinq héros se mirent en route.

A travers les venelles bordées de murs blancs, ils gagnèrent l'ancien magasin à sel, le terrain de sport, et de là bifurquèrent en suivant une route qui s'enfonçait entre des jardins.

L'île étant très plate, le ciel paraissait une immense cloche à fromage. Bientôt, il n'y eut plus de jardins, mais des marais salants, en pleine exploitation, avec leurs petits tas de sel bien alignés sur les levées.

Enfin la route s'arrêta, mangée par les herbes. Nos amis se trouvaient au milieu d'un paysage d'eau et de joncs, anciens marais, que l'on avait

abandonnés à l'eau saumâtre et aux plantes aquatiques. C'était le paradis des canards sauvages.

— Est-ce par ici que tu cueillais tes fleurs ? demanda Priscille à Maryvette.

Les « fleurs des marais » se dressaient, en effet, en hautes touffes violettes.

— Plus loin.

Ils continuèrent à marcher, à la queue leu leu, car il ne restait plus qu'un étroit passage entre les eaux dormantes.

Une petite cabane apparut, hutte construite par quelques chasseurs de canards.

A cet instant, un étrange hurlement se fit entendre...

Tous s'arrêtèrent, le cœur battant. Maryvette prit la main de Priscille.

— C'est un oiseau de mer ! affirma Gérard. Personne ne lui répondit.

— Avançons, dit Olivier, et réfugions-nous dans la cabane. Peut-être pourrons-nous observer quelque chose.

Mais toute observation devenait difficile car la brume étendait sur toute chose un voile translucide.

Olivier pénétra le premier dans la hutte, qui était vide et propre. Le sol était parsemé de fougères sèches ; nos aventuriers s'assirent dessus, si serrés, que le petit Noll lui-même n'aurait pas trouvé place.

Ils attendirent...

— Ecoutez ! chuchota Priscille.



MARAIS SALANTS

Priscille et Olivier sont à l'île de Ré, appelés par une lectrice qui redoute la présence d'un monstre inconnu dans les marais.



Quelqu'un — ou quelque chose — venait vers eux à travers le terrain immergé. On entendait un clapotis, un souffle, des sortes de gémissements étouffés... et par instants, le bruit d'une chaîne heurtant ses propres chaînons.

— C'est un fantôme ! fit Emile, qui était maintenant prêt à tout croire.

La porte de la cabane était restée ouverte sur la brume. Soudain, celle-ci sembla s'épaissir, se noircir et une sorte de bête d'apocalypse apparut.

Un monstre hirsute, dressé sur trois pattes, traînant une queue aussi longue que celle d'un marsupilami.

— Le... le chien des Baskerville ! murmura Priscille.

Cela lui rappelait le livre de Conan Doyle, où un chien géant surgit du brouillard.

— Le chien ? fit Olivier.

Et il s'élança dehors.

Alors on entendit, déformé par la brume, mais reconnaissable cependant, ce qui ne pouvait être qu'un aboiement de joie.

Plus tard, à l'Auberge Rhétaise, devant un thé bouillant, Olivier donnait des explications à ses jeunes hôtes.

— C'est un chien perdu. Il a dû accompagner quelque touriste, courir après un canard dans les marais et ne pas pouvoir revenir...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'était entortillé dans la chaîne d'une vieille barque sombrée. En cherchant à se

délivrer, il ne fit que se blesser gravement à l'épaule ; de sorte qu'il ne marchait plus que sur trois pattes. Prisonnier, mourant de faim, il gémissait et hurlait... Mais il était trop loin du pays pour qu'on l'entende. Personne ne venait jamais par ici, à part des petites filles curieuses.

— Comment a-t-il pu survivre ? demanda Priscille.

— Il a bu l'eau saumâtre et il a dû parvenir à tuer quelques bestioles. Il n'en manque pas dans les marais. Mais voyez comme il est maigre... Sans la lettre de Maryvette — et les trois autres lettres — il n'aurait pas survécu longtemps.

— Que va-t-il devenir maintenant ? demanda Priscille.

Tous les regards s'abaissèrent sur le caniche. Séché, nourri, réconforté il avait déjà bien meilleure mine. Devinant qu'on parlait de lui il levait sa tête ébouriffée tandis que sa truffe interrogeait.

— Il a peur qu'on ne l'abandonne, dit Priscille.

— Pas question ! intervint Gérard.

Il échangea un coup d'œil avec son frère et sa cousine. Tous trois s'étaient compris.

— Grand-mère nous a promis un chien depuis longtemps, expliqua Maryvette, elle aimera beaucoup celui-ci...

C'est ainsi qu'en quarante-huit heures, Priscille et Olivier délivrèrent l'île de Ré d'un monstre fantomatique et firent le bonheur d'un chien.

FIN

